



LA CONTRIBUTION DES RÉGIONALISMES À L'EFFET RÉALISTE DANS *GARGANTUA*

Maria PROSHINA (U. de Tours François-Rabelais)

LA CONCENTRATION DES TERMES DIALECTAUX DANS LE CHAPITRE 25 DE *GARGANTUA*

La valorisation des régionalismes par les écrivains du XVI^e siècle et particulièrement par Rabelais

Le XVI^e siècle est une période d'exceptionnelle effervescence linguistique. C'est le temps où le français est en voie de formation, ou plus exactement de rénovation, et les écrivains ont une conscience aiguë des variations linguistiques¹. La volonté d'enrichissement du français passe par une valorisation des dialectes. Ronsard, par exemple, dans le *Suravertissement des Odes* de 1550, se justifie de parler son vendômois et préconise l'utilisation des régionalismes :

Car tant s'en faut que je refuse les vocables Picard, Angevins, Tourangeaus, Mansseaus, lors qu'ils expriment un mot qui défaut en nostre François, que si j'avoï parlé le naïf dialecte Vandomois, je ne m'estimeroi bani pour cela d'eloquence des Muses, imitateur de tous les poètes Grecs qui ont ordinairement écrit en leurs livres le propre langage de leurs nations² [...].

Avant lui, en 1529, Geoffroy Tory met en avant la diversité de la langue grecque et compare le français à l'état du grec. Il donne également des indications sur la phonétique de divers patois³. Un tel intérêt pour les parlers régionaux se lit aussi chez Henri Estienne, qui prône l'emprunt dialectal non seulement dans la poésie, mais aussi dans la prose : « [...] nos poètes françois peuvent faire leur prouffit de plusieurs vocables qui toutesfois ne sont en usage qu'en certains endroits de la France. Et ceux mesmes qui escrivent en prose, peuvent quelquesfois prendre ceste liberté⁴ ».

C'est surtout Rabelais qui a particulièrement développé l'emploi des termes dialectaux dans son œuvre. Né en Touraine et ayant eu dans sa vie errante l'occasion d'entendre parler divers patois, il a incorporé dans ses romans de nombreux mots du terroir. Notre but est d'analyser l'effet produit et de comprendre l'intention de l'auteur. On peut faire l'hypothèse qu'il s'agit d'emprunts conscients et voulus que l'auteur aurait exploités à des fins stylistiques. Une de ces fins est l'obtention de l'effet réaliste dans *Gargantua*. On est frappé par l'abondance des régionalismes dans cette œuvre et surtout des termes issus du patois natal de Rabelais. Cela ne doit pas être un hasard car, comme l'a démontré Abel Lefranc, à part le séjour du géant à Paris, tout *Gargantua* se déroule dans le Chinonais où Rabelais a passé son enfance⁵. En effet, les lieux mentionnés dans le roman sont des lieux réels et se trouvent tous à proximité de la

¹ Mireille Huchon, *Histoire de la langue française*, Paris, Librairie générale française, 2002, p. 131.

² Pierre de Ronsard, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1950, p. 977.

³ Geoffroy Tory, *Champ fleury*, [1529], Genève, Slatkine Reprints, 1973 : f° XXXVII r° et v°, XXXIX r°.

⁴ Henri Estienne, *De la precellence du langage françois*, [1579], Paris, Armand Colin, 1896, p. 168.

⁵ Abel Lefranc, *Rabelais : études sur Gargantua*, Pantagruel, Tiers livre, Paris, A. Michel, 1953, p. 69-120.



Devinière, où probablement est né et a vécu l'auteur⁶. Le critique a ainsi vu dans Rabelais le plus grand et le plus habile des réalistes, l'écrivain qui a représenté le cadre de son enfance avec une puissance sans égale.

Une telle définition laisse de côté la prodigieuse exubérance des fictions pour lesquelles Rabelais est précisément connu et évince l'aspect légendaire du livre. Leo Spitzer, dans son article « Le prétendu réalisme de Rabelais », où il critique la position de Lefranc, met en valeur la polarité du réel et de l'irréel dans l'œuvre rabelaisienne : « [...] ils (les géants) doivent être chez eux dans un *home* français, mais en même temps dans un monde fantasque du *nowhere*, et Rabelais sait ébranler la fixité de notre conception du monde par le mirage du monde réel réfléchi par le monde fantasque et vice-versa⁷ ».

Cependant, il est indéniable que l'attachement de l'auteur à son pays natal s'accompagne d'une expérience réelle de la vie locale et de son parler. En effet, l'élément chinonais se manifeste dans les termes de la vie quotidienne, spécifiques de la région ou employés comme tels. Ainsi, les faits authentiques, les références au réel topographique et les emprunts au patois local sont les pièces de dispositifs cohérents selon la logique de l'utilisation romanesque des choses de la vie⁸. Abel Lefranc lui-même avoue qu'il s'agit d'une fusion des éléments vrais et imaginaires, et non pas d'une exacte reproduction du milieu chinonais⁹.

L'objectif principal de cet article est d'analyser la contribution des régionalismes à l'enracinement du royaume de Grandgousier dans la réalité chinonaise. Ce sont des termes concrets, qui sentent le terroir, qui évoquent les objets et les coutumes locales, et qui sont intimement liés à une réalité bien précise.

L'emploi des régionalismes *despocher* et *quarroy*

On apprend au début du chapitre 25 que l'action se déroule pendant la saison des vendanges et que les bergers de Seuilly gardent les vignes¹⁰. Or, le village de Seuilly se situe tout près de Lerné, connu pour ses fouaces : « Onquel temps les fouaciers de Lerné passoient le grand quarroy menans dix ou douze charges de fouaces à la ville. Lesdictz bergiers les requièrent courtoisement leurs en bailler pour leur argent, au pris du marché¹¹ ».

Par *charge*, l'auteur entend une poche remplie de fouaces¹². En effet, plus loin dans le chapitre, les gens de Seuilly demandent à ceux de Lerné de *despocher* leurs fouaces¹³. Il s'agit de la première attestation de ce mot en langue écrite. Il est d'origine dialectale et est répandu en normand et en saintongeais¹⁴. Dans son édition de *Gargantua*, Abel Lefranc remarque que ce verbe garde encore le sens de « sortir du sac », également attesté en poitevin¹⁵. Rabelais vécut plusieurs années en Poitou. Selon Sainéan, « de tous les pays de France, le Poitou est celui que Rabelais a connu de plus près¹⁶ ». De même, Clouzot souligne l'importance du séjour poitevin de Rabelais, en s'attachant essentiellement à la toponymie, à la géographie personnelle de

⁶ Abel Lefranc, « Cours professé au collège de France en décembre 1904 », *Études Rabelaisiennes*, III, Genève, Droz, 1905, p. 58.

⁷ Leo Spitzer, « Le prétendu réalisme de Rabelais », *Modern Philology*, n. 37, 1939, p. 144.

⁸ Guy Demerson, « Le plurilinguisme chez Rabelais », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, VII, 1981, p. 10.

⁹ Abel Lefranc, *op.cit.*, 1953, p. 75.

¹⁰ Selon Henri Grimaud la Devinière, possédée près de deux siècles par la famille de Rabelais, constituait un fief, relevant de l'abbaye de Seuilly, « Topographie rabelaisienne (Touraine) », *Études Rabelaisiennes*, V, Genève, Droz, 1907, p. 64.

¹¹ François Rabelais, *Gargantua*, in *Œuvres complètes*, éd. M. Huchon, Paris, Gallimard, 1994, 25, p. 73. Nous ferons toujours référence à cette édition.

¹² Henri Grimaud, « Les fouaciers de Lerné », *Études Rabelaisiennes*, X, Genève, Droz, 1912, p. 73.

¹³ *Gargantua*, 1994, 25, p. 74.

¹⁴ Walther von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch (FEW)*, Bâle, Zbinden, 1948-2002, 16, p. 639b.

¹⁵ *Gargantua*, in *Œuvres complètes*, éd. A. Lefranc, Paris, Champion, 1913, II, p. 250, n. 59.

¹⁶ Lazare Sainéan, *La langue de Rabelais*, Paris, E. de Boccard, 1922-23, II, p. 160.



l'auteur, qui aurait fourni un cadre à ses fictions¹⁷. Le Poitou est la province limitrophe du Chinonais et son parler fait partie des patois du Centre-Ouest auxquels appartiennent l'angevin et le tourangeau. Ces patois partagent de nombreux termes communs et il est malaisé de préciser la source immédiate où Rabelais les a puisés. Les fouaces étaient un produit typique de la Touraine et du Poitou. Ailleurs dans le livre, l'auteur donne leur recette : « Fouaces faictes à beurre, beau moyeux d'eufs, beau saffran, et belles especes¹⁸ ».

L'auteur montre ainsi une bonne connaissance du milieu tourangeau et poitevin. Il fournit avec une extrême précision les noms des localités chinonaises et leurs caractéristiques. Afin d'augmenter l'effet réaliste, il emploie le régionalisme *quarroy* pour indiquer l'endroit où se rencontrent les fouaciers de Lerné et les bergers de Seully. Ménage considère ce terme comme tourangeau et lui donne le sens de « carrefour¹⁹ ». A vrai dire, ce substantif n'a rien de spécifiquement tourangeau, car il est également répandu en Anjou, en Poitou et dans le Vendômois²⁰ et il est déjà attesté vers 1150 sous la forme de *carroi*²¹. Le dictionnaire de Wartburg donne selon les régions les variantes suivantes : Châteaubriant (Loire Inférieure) et Nantes *quarroy*, Haut Maine, Anjou et Blois *carroi*, Poitou *querroir*, *carroir*, *quiéru*, Vendée *kierêâ*, *kiereu*, Touraine *carroy* et Loches *quarroué*²². Verrier et Onillon incluent le terme *carroi* dans leur glossaire de l'angevin²³, tandis que Rougé atteste en tourangeau la forme de *quarroué*²⁴, et dans l'Atlas linguistique pour les départements de l'Indre-et-Loire et le Loir-et-Cher, on trouve *kárwè* et *kárwá*²⁵. Cependant, il est important de remarquer que, même si le mot existe en dehors de la Touraine et du Chinonais en particulier, Rabelais l'emploie comme caractéristique du milieu qu'il décrit. La scène prend ainsi du relief et de l'épaisseur grâce à la spécificité de l'endroit et du terme employé.

Les noms des cépages

L'auteur se plaît à insister sur les détails et, à côté des informations qu'il nous donne sur le commerce local, il fournit également la liste des cépages cultivés dans les environs de Seully : « Car notez que c'est viande celeste, manger à desjeuner raisins avec fouace fraiche, mesmement des pineaulx, des fiers, des muscadeaulx, de la bicane, et des foyrars pour ceulx qui sont constipez de ventre²⁶ ». Tandis que les *muscadeaulx* sont originaires du Midi et cultivés également en Loire-Inférieure²⁷ et que les *foyrars* viennent du Lyonnais²⁸, les autres cépages et leurs appellations sont caractéristiques de la Touraine et des provinces voisines. Le nom le plus anciennement attesté est le *pineau* ou *pinot*, 1394²⁹. En 1406, l'échevinage de Poitiers offre deux pipes de *vins de pineau* au duc d'Orléans. Ce cépage, d'où l'on tire « le fin

¹⁷ Henri Clouzot, « Topographie rabelaisienne (Poitou) », *Études Rabelaisiennes*, II, Genève, Droz, 1904, p. 143-169.

¹⁸ *Gargantua*, 1994, 32, p. 89 ; 1913, 32, p. 287.

¹⁹ Gilles Ménage, *Dictionnaire etymologique ou Origines de la langue française*, [1694], in *Dictionnaires des XVI^e et XVII^e siècles*, CD-ROM, Paris, Champion électronique, 1998.

²⁰ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-23, I, p. 159, 174.

²¹ *Trésor de la Langue Française (TLF)* : <http://atilf.fr>.

²² Walther von Wartburg, *op. cit.*, 2/1, p. 1407a.

²³ A.-J. Verrier et R. Onillon, *Glossaire étymologique et historique des patois et des parlers de l'Anjou*, Angers, Germain et G. Grassin, 1908, I, p. 167.

²⁴ J.-M. Rougé, *Le Folklore de la Touraine*, Tours, Arrault, 1931, p. 354.

²⁵ Pierrette Dubuisson, *Atlas linguistique et ethnographique du Centre*, Paris, CNRS, 1978, II, p. 406.

²⁶ *Gargantua*, 1994, 25, p. 73 ; 1913, 25, p. 245-246.

²⁷ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 19, p. 133a ; Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-23, I, p. 186 ; Abel Lefranc, *op. cit.*, 1913, p. 246, n. 10. Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'Ancienne Langue française du IX^e au XV^e siècle*, CD-ROM, Paris, Champion électronique, 2002, atteste ce terme au XV^e siècle. Pour le *Trésor de la Langue Française* il s'agit d'un emprunt au provençal *muscadel*, adjectif et nom, « raisin, vin muscat », attesté depuis le XIV^e siècle.

²⁸ Abel Lefranc, *op. cit.*, 1913, II, p. 246, n. 12 ; Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-23, I, 186 ; Walther von Wartburg, *op. cit.*, 3, p. 713a.

²⁹ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 8, p. 549b.



pinet d'Anjou » (*Agriculture et maison rustique* de Charles Estienne, 1567) se présente comme un raisin blanc à grains petits et serrés, ressemblant à une pomme de pin³⁰. On distingue encore en Touraine le gros et le menu pineau, donnant un vin blanc, et le pineau noir, donnant un vin rouge³¹. Dans le chapitre 5 de *Gargantua*, un des buveurs s'exclame : « [...] c'est de la Devinière, c'est vin pineau. O le gentil vin blanc³² [...] ». En effet, à la Devinière, lieu natal de Rabelais selon la tradition, étaient plantées, autrefois comme de nos jours, d'excellentes vignes³³.

On peut ainsi constater que ce cépage et son appellation, due à la ressemblance de ses petites grappes serrées aux pommes de pin, sont largement répandus en Touraine, ainsi que dans le Poitou et en Anjou. Le pineau blanc de la Loire porte également le nom de *chenin blanc*, *chenin* voulant proprement dire « le raisin qui plaît aux chiens³⁴ ». Ce terme se trouve à la fin du chapitre. Les bergers utilisent « les gros raisins chenins » pour baigner les jambes de Frogier et soulager sa douleur³⁵. C'est une variété de raisin qu'on trouve dans les meilleurs vignobles de Touraine. Le dictionnaire de Wartburg atteste le mot au sens de « cépage blanc » dans le patois du département de la Vienne, au sud du Chinonais, et en moyen français au sens de « provenant d'une chienne (lait)³⁶ ». En littérature, ce terme se trouve pour la première fois chez Rabelais : cela prouverait que l'auteur l'a directement emprunté au parler de sa région.

La *bicane* est un autre nom de cépage, que Rabelais a pris sans détour de son patois natal. Il s'agit, comme pour le *chenin*, d'une première attestation écrite. Le mot est encore aujourd'hui usuel en Indre-et-Loire et désigne le cépage blanc à gros raisins. Son nom est un dérivé du poitevin et du berrichon, *bique* « chèvre ». Le goût acide de la *bicane* rappelle la saveur âcre des baies du nerprun purgatif, dont le nom vulgaire est *raisins de chèvre*³⁷. Cotgrave définit le *bicane* (il donne ce mot comme masculin) : « The great Verjuice grape ». Pour Nicot, il s'agit aussi de « gros raisin de treille dont on fait du vers-jus, car il n'est propre à faire vin³⁸ ». Le dictionnaire de Wartburg contient également la forme *bicarne*, signifiant « gros raisin de treille dont on fait du verjus³⁹ », attestée en 1564, et celle de *bicane* au sens de « cépage blanc à gros fruits », répandue en Indre-et-Loire et en Loir-et-Cher à Blois. Ce dictionnaire donne aussi la variante *vicane*, répandue en Poitou, Aunis et à Loches⁴⁰.

Dans le passage cité, on trouve également une autre variété de raisin, appelée *fier*. C'est un nom angevin, attesté dans le *Glossaire étymologique et historique des Patois et Parlers de l'Anjou*⁴¹. De même, Ménage remarque qu'« on prononce en Anjou *fiez* ; mais on dit *figers* en Poitou : ce qui me fait croire que ce mot de *fiers* a été fait de *ficarii*, et qu'on appelle ces raisins de la sorte, à cause de leur douceur, qui approche de celle de la figue⁴² ». Le dictionnaire de Wartburg confirme l'attestation en Poitou, déjà en 1397, sous la forme de *fiez*, et il ajoute la

³⁰ Kurt Baldinger, *Autour de Rabelais*, Genève, Droz, 1990, p. 97.

³¹ P. Dorveaux, « Notes pour le commentaire », *Études Rabelaisiennes*, VII, Genève, Droz, 1909, p. 104.

³² *Gargantua*, 1994, 5, p. 20.

³³ Abel Lefranc, *op. cit.*, 1913, I, p. 63, n. 100.

³⁴ *Ibid.*, p. 252, n. 80.

³⁵ *Gargantua*, 1994, 25, p. 75.

³⁶ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 2, p. 190b.

³⁷ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-23, I, p. 185. Voir aussi Kurt Baldinger, *op. cit.*, 1990, p. 99, p. 100-101 et P. Dorveaux, *op. cit.*, p. 105-106.

³⁸ R. Cotgrave, *A dictionarie of the French and English tongues*, [1673], Jean Nicot, *Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne* [1606] in *Dictionnaires des XVI^e et XVII^e siècles*, CD-ROM, Paris, Champion électronique, 1998.

³⁹ *Verjus* désigne « suc acide extrait de certaines espèces de raisin, ou de raisin cueilli vert », *Le Petit Robert*, Paris, Dictionnaire Le Robert, 1993, p. 2374.

⁴⁰ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 22/2, p. 64b.

⁴¹ A.-J. Verrier et R. Onillon, *op. cit.*, I, p. 389 ; Kurt Baldinger, *Etymologisches Wörterbuch zu Rabelais (Gargantua)*, Tübingen, Niemeyer, 2001, p. 98.

⁴² Gilles Ménage, *op. cit.*



variante *fié*, répandue en Touraine au sens de « cépage donnant du vin doux⁴³ ». Cette dernière variante est également attestée dans la Vienne et à Loches⁴⁴. Une telle appellation peut s'expliquer par la douceur du raisin qui évoque le goût de figue et par l'altération en ancien français et dans les patois des formes *fié* et *figue*⁴⁵.

On peut donc constater que les détails que donne Rabelais dans ce passage révèlent une familiarité certaine avec le monde viticole du Chinonais. Il a dû grouper des cépages différents de son pays natal pour évoquer avant tout, par le moyen de leurs appellations caractéristiques, le milieu chinonais, et de cette façon, plonger le lecteur dans une réalité bien précise, en montant ainsi un décor adapté pour la scène de la querelle entre les fouaciers et les bergers.

Les insultes

Afin de rendre la scène plus vivante et de mettre en relief son côté réaliste, Rabelais emprunte aux patois de l'Ouest de la France des insultes que les fouaciers utilisent contre les bergers. Or, ce type de lexique est très difficilement localisable. Les dialectologues se fondent surtout sur la phonétique pour fixer les limites, par exemple, entre le poitevin et l'angevin, tout en avouant que les frontières sont floues⁴⁶. Étant donné que Rabelais a beaucoup voyagé dans sa vie et a vécu en particulier en Poitou et peut-être même en Anjou, il est malaisé de savoir où il a puisé les régionalismes qu'on trouve dans son œuvre. On peut néanmoins supposer que, placées dans la bouche des fouaciers, les insultes attestées en angevin étaient également en usage dans le pays natal de Rabelais, voisin de l'Anjou. Il est très rare que, dans un parler donné, on ne connaisse pas les mots des régions voisines et qu'on ne les emploie pas à l'occasion. Malheureusement, compte tenu de la spécificité des termes, qui ne figurent pas dans les Atlas linguistiques, et le manque de bons glossaires du tourangeau, nous ne sommes pas en mesure de vérifier notre hypothèse.

Parmi les régionalismes angevins, on peut placer le terme injurieux *copieux*, signifiant « farceur, railleur, moqueur, celui qui copie, qui mime les gestes et les façons des autres ». En Anjou, les *Copieux de la Flèche* étaient célèbres⁴⁷ et Des Périers en parle dans la nouvelle 23 des *Nouvelles récréations*. Le verbe *coppier*, au sens de « railler », « se moquer », se lit déjà au XV^e siècle chez Coquillard⁴⁸ et le substantif *coppieur* est attesté en 1526⁴⁹. Ces témoignages montrent que le mot devait être assez répandu et non pas circonscrit à son patois d'origine.

Une autre insulte, *boyer d'etrons*, constitue une forme dialectale du substantif *bouvier*. Pour Lefranc, cette forme est encore usuelle dans le Berry, l'Anjou et le Poitou, provinces qui entourent la Touraine⁵⁰. Selon Godefroy, qui la localise en Poitou et en Saintonge, elle se trouve dans un manuscrit poitevin du XIV^e siècle⁵¹. Walther von Wartburg atteste le mot sous la forme *boier* en ancien français et ancien provençal, et donne les variantes telles que *bou(i)er* au sens de « garçon de ferme qui touche les bœufs » en angevin⁵², *bouié* et *boué* en poitevin, et

⁴³ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 3, p. 496a.

⁴⁴ P. Dorveaux, *op. cit.*, p. 104.

⁴⁵ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-23, I, p. 186 ; Walther von Wartburg atteste en ancien français *fier* au sens de « figuier », *op. cit.*, III, p. 496a.

⁴⁶ Jean Seguy, « La fonction minimale du dialecte », in *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*, Paris, CNRS, 1973, p. 36, 38.

⁴⁷ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-23, II, p. 169 ; Kurt Baldinger, *op. cit.*, 2001, p. 188 ; Gilles Ménage, *op. cit.*

⁴⁸ Abel Lefranc, *op. cit.*, 1913, II, p. 248, n. 31.

⁴⁹ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 2/2, 1155a ; Verrier et Onillon, *op. cit.*, p. 224-225.

⁵⁰ *Gargantua*, 1913, p. 248, n. 40.

⁵¹ *Op. cit.*

⁵² Verrier et Onillon précisent que le terme *bouier* désigne en angevin « un jeune valet qui touche les bœufs, n'étant pas assez fort pour tenir la queue de la charrue », *op. cit.*, I, p. 121.



boier en berrichon⁵³. Il faut remarquer qu'il arrive souvent que les patois conservent les mots de l'ancien français, et les théoriciens du XVI^e siècle en sont conscients. C'est le cas, par exemple, d'Henri Estienne qui écrit : « certains mots de quelque dialecte nous peuvent sembler estranges, lesquels toutesfois il ne serait pas incroyable avoir esté du vieil François⁵⁴ [...] ».

Le terme *bouvier* représenterait chez Rabelais la forme dialectale de *boyer*. Comme on l'a vu, elle n'est attestée à l'écrit qu'en ancien français et il est plus probable que Rabelais l'ait empruntée au parler local. Elle conserve donc la marque de la langue orale, qui convient bien aux propos outrageants des fouaciers. Liliane Jagueneau considère que le choix de la variante dialectale *boyer* s'explique par le fait qu'elle apparaît dans un propos rapporté mettant nettement en scène une parole subjective, distincte de celle du narrateur⁵⁵.

Talvassier est aussi un terme angevin, comme en témoigne Ménage : « en Anjou le menu peuple appelle un grand hâbleur un *talvassier*⁵⁶ ». En ancien français, *talvassier* désignait le soldat armé d'un *talevas*, grand bouclier carré⁵⁷. Le dictionnaire de Wartburg confirme le témoignage de Ménage et atteste également la variante *talvasyé* dans le bas Maine au sens similaire de « coquin⁵⁸ ». Rabelais a dû spontanément recourir à ces injures pittoresques, les mots de son pays et des pays voisins se présentant à son esprit en même temps que l'idée, et comme sa première traduction naturelle.

En 1542, il ajoute une autre insulte, *averlan*, « vaurien⁵⁹ ». Dans son chapitre consacré aux régionalismes chez l'auteur, Sainéan place le terme parmi les dialectalismes angevins, en suivant l'exemple du *Glossaire étymologique et historique des Patois et Parlers de l'Anjou*⁶⁰. Il constate ailleurs que le mot se retrouve en normand, signifiant « homme grossier, rustre » et en boulonnais, « faiseur d'embarras⁶¹ ». De même, Wartburg atteste le terme *averlan* en normand et également *averlant* en berrichon, signifiant « lourdaud, rustre ». Pour son origine, le dictionnaire donne le moyen hollandais *oberländer* qui, dans certains patois, a acquis le sens d'étranger et de fruitier qui fait venir ses fruits de l'Oberland⁶². Chez Rabelais, le terme est récurrent et a toujours une signification plus ou moins méprisante : « vaurien », « lourdaud⁶³ ». On retrouve ces diverses acceptions du mot chez d'autres écrivains du XVI^e siècle, comme Des Périers, Brantôme et Béroalde de Verville⁶⁴.

Ainsi, tout en utilisant les régionalismes pour donner une tonalité locale aux propos des fouaciers, Rabelais enrichit la langue littéraire. Le XVI^e siècle est une période de rénovation verbale sans précédent. Pour les contemporains, la perfection de la langue se mesure à l'étendue de son vocabulaire. Henri Estienne, par exemple, invite à profiter des ressources dialectales pour trouver le nécessaire et le superflu, c'est-à-dire non seulement les mots qui manquent, mais aussi des synonymes :

Après ceci, venant à la richesse dont il est question, à sçavoir qui consiste en ce que nous avons plusieurs dialectes : j'advertiray premierement qu'elle est de diverses sortes : car il y-a des choses qui sont nommees autrement en un lieu qu'en un autre : il y-en a aussi

⁵³ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 1, p. 416b.

⁵⁴ Henri Estienne, *op. cit.*, p. 176.

⁵⁵ Liliane Jagueneau, « Polymorphisme et variation lexicale chez Rabelais : examen de couples de formes », in *Les grands jours de Rabelais en Poitou. Actes du colloque international de Poitiers, 30 août-1 septembre 2001*, Genève, Droz, 2006, p. 293.

⁵⁶ *Op. cit.*

⁵⁷ Frédéric Godefroy, *op. cit.*

⁵⁸ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 13, p. 35b.

⁵⁹ *Gargantua*, 1994, 25, p. 74, n. 2.

⁶⁰ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 168 ; Verrier et Onillon, *op. cit.*, p. 61.

⁶¹ Lazare Sainéan, « Rabelaisiana », *Études Rabelaisiennes*, VII, Genève, Droz, 1909, p. 454.

⁶² Walther von Wartburg, *op. cit.*, 15/1, p. 26b.

⁶³ *Quart livre*, 1994, 9, p. 557.

⁶⁴ Kurt Baldinger, *op. cit.*, 2001, p. 78 ; *Frantext*, <http://www.frantext.fr>.



lesquelles ayans un nom en un lieu, ailleurs n'en ont point⁶⁵.

Des auteurs de la Renaissance, c'est surtout Rabelais qui est connu pour la richesse de son vocabulaire. En aspirant à la plus grande variété d'insultes, il a non seulement recours aux termes des patois voisins, mais également à ceux du Midi, comme le limousin *baujard* « grand niais, dadais », *baugear* dans le texte rabelaisien⁶⁶, le languedocien *friandéu* « petit friand, délicat (ironiquement) », *frandeaul*⁶⁷, et à d'autres dialectes du Nord et du Centre de la France : *landore*⁶⁸, *goguelu*⁶⁹ et *hapelopin*⁷⁰. Il faut souligner que souvent, il s'agit des premières attestations dans la langue écrite, et donc de mots directement puisés dans les parlers locaux. Ils donnent ainsi de la spontanéité et de l'expressivité à l'altercation entre les fouaciers et les bergers.

L'emploi des termes tourangeaux *dea*, *tribard*, *challer*, *queca* et *bouzine*

Avec les insultes, ce sont les interjections qui portent la marque de la langue orale. Pour mettre en relief l'enracinement dans la réalité chinonaise, l'auteur place dans la bouche du berger Frogier l'interjection *dea*, qui signifie « vraiment » et qui sert à marquer l'étonnement ou à renforcer l'affirmation ou la négation⁷¹. Le *TLF* définit comme régionale cette exclamation, attestée au même sens au XII^e siècle sous la forme *diva*, au XIV^e siècle sous la forme *dia* et *dea*, et en 1606 chez Nicot sous la forme contractée *da*. Composé des impératifs de *dire* et d'*aller*, *di* et *va*, *diva* s'est altéré, à la suite de son emploi interjectif, en *dia*, puis *dea*, *da*. D'abord utilisés seuls, *dea* puis *da* ont servi à renforcer l'affirmation et la négation⁷². Selon Verrier et Onillon *da* s'emploie en angevin⁷³. Dans la *Briefve Declaration*, Rabelais donne une étymologie grecque à la variante *ma dia*, qu'il localise en Touraine⁷⁴. L'interjection *dea* est également employée dans *Pantagruel* par le personnage éponyme⁷⁵, et dans le *Tiers livre* par Panurge⁷⁶. Selon Loiseau, la locution *oui dea* s'est conservée en patois du Centre et notamment en tourangeau, et est surtout répandue sous la forme contractée *oui da*⁷⁷. Ainsi, l'exclamation *dea* sert à marquer le parler local du berger, qui a d'ailleurs un nom fréquent dans la région de Seully⁷⁸.

Ce Frogier, après avoir répondu avec modération aux insultes des fouaciers et après avoir reçu un violent coup de fouet, alors qu'il voulait seulement payer sa fouace, s'empare d'un *tribard* et blesse son agresseur. Lefranc remarque que ce mot est encore usuel en Anjou⁷⁹, et le *TLF* le place parmi les régionalismes de l'Ouest en général. C'est un terme précis, qui désigne une « entrave, consistant en un gros bâton ou en un collier formé de trois bâtons liés

⁶⁵ *Op. cit.*, p. 174.

⁶⁶ *Gargantua*, 1913, II, p. 248, n. 35 ; Walther von Wartburg, *op. cit.*, 15/1, 84b, Kurt Baldinger, *op. cit.*, 1990, p. 6, *op. cit.*, 2001, p. 91.

⁶⁷ *Gargantua*, 1913, II, p. 247, n. 23 ; Walther von Wartburg, *op. cit.*, 3, p. 790a.

⁶⁸ *Gargantua*, 1913, II, p. 248, n. 32 ; Walther von Wartburg, *op. cit.*, 16, p. 443b ; Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 159 ; *TLF*.

⁶⁹ *Gargantua*, 1913, II, p. 248, n. 38 ; Walther von Wartburg, *op. cit.*, 4, p. 187a ; *TLF*.

⁷⁰ *Gargantua*, 1913, II, p. 247, n. 28 ; Walther von Wartburg, *op. cit.*, 4, p. 382b.

⁷¹ *Gargantua*, 1994, 25, p. 74 ; *Gargantua*, 1913, II, p. 249, n. 47 ; Kurt Baldinger, *op. cit.*, 2001, p. 205 ; Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 207, p. 174 ; Frédéric Godefroy, *op. cit.* ; *dia* dans Walther von Wartburg, *op. cit.*, 3, p. 63a.

⁷² *TLF*, article « da ».

⁷³ *Op. cit.*, p. 257.

⁷⁴ *Quart livre, Briefve Declaration*, 1994, p. 707.

⁷⁵ *Pantagruel*, 1994, 9, p. 248.

⁷⁶ *Tiers livre*, 1994, 36, p. 464.

⁷⁷ Arthur Loiseau, « Rapports de la langue de Rabelais avec les patois de la Touraine et l'Anjou », *Mémoires de la société académique de Maine-et-Loire*, XXI, 1867, p. 86.

⁷⁸ Henri Grimaud, « Notes sur quelques héros secondaires de *Gargantua* », *Études Rabelaisiennes*, II, Genève, Droz, 1904, p. 44-45.

⁷⁹ *Gargantua*, 1913, II, p. 250, n. 62.



ensemble, que l'on met parfois à certains animaux domestiques pour les empêcher de courir ou de traverser les haies⁸⁰ ». Selon Verrier et Onillon, il s'agit d'un mot angevin qui serait « le nom d'un gros morceau de bois que l'on suspend par une corde au cou des vaches méchantes, de telle sorte qu'il traîne à terre et passe entre les jambes de devant de l'animal, dont il entrave les mouvements⁸¹ ». Pour Bouchereau, cependant, le mot signifie dans le Chinonais « un long baston qu'on pend au col des chiens en temps de vendanges⁸² ». Il concerne donc le travail des paysans qui gardent les vignes pendant les vendanges. Ainsi, Rabelais choisit un mot caractéristique du milieu rural du Chinonais et aussi le plus adapté, car Frogier garde précisément les vignes au moment où il rencontre les fouaciers.

À l'appel à l'aide de Frogier accourent des métayers qui sont en train de *challer les noix*. Lefranc, Sainéan et Huchon interprètent ce verbe par « écaler », et les deux premiers observent qu'il est encore vivace en Anjou, Berry et Poitou⁸³. En revanche, pour le dictionnaire de Wartburg, ce verbe a chez Rabelais le sens de « gauler », correspondant à l'acception du mot en berrichon *challer*, « abattre des noix avec la gaule⁸⁴ ». De même, selon Verrier et Onillon le verbe signifie « gauler » en angevin⁸⁵. En effet, les métayers arrivent avec *leurs grandes gaules*. Pourtant, Rougé atteste le même verbe en tourangeau au sens de « peler les noix⁸⁶ », et Cotgrave lui donne aussi le sens de « *unshell nuts*⁸⁷ ». D'autre part, le Wartburg enregistre le verbe *se challer* en angevin, signifiant « perdre son brou », *calai* en poitevin qui désigne « ôter le brou des noix », *challer* à Loches et *échaler* à Blois et Bléré au même sens⁸⁸. Il est difficile de trancher la question, car à la fin du chapitre, afin de dédommager les fouaciers pour leurs fouaces, les métayers leur donnent *un cens de quecas*, c'est-à-dire des noix dépouillées de leur brou, sens que Sainéan et Poirier attestent en poitevin⁸⁹, Rougé en tourangeau⁹⁰, et Wartburg à Loches⁹¹. Cependant, le même dictionnaire enregistre le sens de « noix abattues » en Indre-et-Loire⁹². *Challer* et *quecas* ont donc deux acceptions qui conviennent toutes les deux au contexte.

Il faut souligner la richesse sémantique du vocabulaire régional. Le terme *challer* peut désigner deux actions différentes. Quant au dialectalisme *quecas*, il n'est pas uniquement le synonyme local du mot français *noix*, mais il donne la possibilité de marquer des nuances de sens. Ainsi, Rabelais emprunte au patois des mots qui, comme dirait Henri Estienne, sont « plus significatifs que ceux desquels les autres contrees de France usent pour exprimer la mesme chose⁹³ ».

En revanche, le régionalisme *bouzine* est le synonyme de « cornemuse ». Pourtant Rabelais préfère le nom local de cet instrument au nom traditionnel et littéraire. Il a probablement arrêté son choix sur ce terme, puisqu'il convient bien à la description de la fête qu'organisent les bergers après avoir puni les fouaciers insolents : « Ce fait et bergiers et bergieres feirent chere lye avecques ces fouaces et beaulx raisins, et se rigollèrent ensemble au

⁸⁰ TLF.

⁸¹ A.-J. Verrier et R. Onillon, *op. cit.*, I, p. 297 ; Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 170.

⁸² Henri Clouzot, « Notes de Bouchereau », *Études Rabelaisiennes*, II, Genève, Droz, 1905, p. 406.

⁸³ *Gargantua*, 1994, 25, p. 74 ; *Gargantua*, 1913, II, p. 251, n. 66 ; Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 159.

⁸⁴ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 17, p. 77b.

⁸⁵ A.-J. Verrier et R. Onillon, *op. cit.*, I, p. 178.

⁸⁶ J.-M. Rougé, *op. cit.*, p. 309.

⁸⁷ *Op. cit.*

⁸⁸ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 17, p. 77b ; selon A. D. Poirier, *challer* signifie « écaler » en poitevin, « La langue de Rabelais dans ses rapports le Bas-Poitou », *Le Français Moderne*, n. 2-3, Avril-Juillet, 1944, p. 143.

⁸⁹ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 165 ; A. D. Poirier, *op. cit.*, p. 163.

⁹⁰ J.-M. Rougé, *op. cit.*, p. 354.

⁹¹ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 21, p. 85b-86a.

⁹² *Ibid.*

⁹³ Henri Estienne, *op. cit.*, p. 180.



son de la belle bouzine : se mocquans de ces beaux fouaciers glorieux⁹⁴ [...] ». Rougé atteste la graphie *bouzine* dans le tourangeau au sens de « cornemuse », « vessie » et par extension « vielle⁹⁵ ». Abel Lefranc présente ce mot comme poitevin et angevin, répondant à l'ancien français *buisine*⁹⁶. Cependant, Wartburg enregistre le sens de « trompette » en ancien français, et pour la variante poitevine, il donne le sens de « flûte ; hautbois fait avec un morceau de buis ». C'est en Normandie et à Loches que le terme désigne une cornemuse⁹⁷. En même temps, le dictionnaire atteste à Loches, en Anjou et en Poitou, le sens de « vessie de porc », par analogie avec la poche de l'instrument⁹⁸. À Loches également, le verbe *bousiner* signifie « jouer de la cornemuse, de la vielle⁹⁹ ». Par conséquent, nous avons l'impression que le mot, en tant que synonyme de cornemuse, est surtout caractéristique du dialecte tourangeau.

Après avoir analysé les régionalismes qui émaillent le chapitre 25 de *Gargantua*, nous nous apercevons que ces emprunts sont intentionnels car l'auteur désire mettre en relief le milieu chinonais où a lieu la querelle entre les bergers et les fouaciers. Nous sommes d'accord avec Abel Lefranc, quand il déclare qu'« on sent là que ce sont des pages vécues, qui reflètent une dispute de paysans, suivie de rixe¹⁰⁰ ».

Pourtant, nous ne considérons pas les événements décrits dans ce chapitre comme une aventure véritable, réellement survenue entre les bergers de la famille de Rabelais et les habitants de Lerné, vassaux de Sainte-Marthe, dont le seigneur a eu un procès avec le père de l'auteur et a servi de prototype au personnage de Picrochole. Le génie de Rabelais consiste dans sa capacité à donner cette impression de véracité sans nécessairement s'appuyer sur des faits réels. Il ne s'agit donc pas d'une histoire vraie, mais seulement vraisemblable, et ce sont surtout les termes du parler local qui contribuent à l'effet réaliste.

En analysant la signification du choix de l'auteur en matière de vocabulaire et la valeur stylistique de celui-ci, nous devons également nous interroger sur le lectorat de *Gargantua*. Si pour les lecteurs du Centre-Ouest de la France les régionalismes contribuent à l'enracinement du texte dans le monde du réel, pour les lecteurs d'autres régions, ils posent un problème de compréhension. Les dialectalismes produisent sur eux un effet d'étrangeté et de dépaysement. Ainsi, en fonction du public, les mêmes termes peuvent avoir des effets diamétralement opposés.

FRERE JEAN ET LE SAC DU CLOS DE SEUILLY

Les régionalismes contribuent également à l'effet réaliste dans le chapitre 27 de *Gargantua*, qui traite de la défense du clos de Seully par un moine nommé Frère Jean. Le chapitre s'ouvre sur la description du pillage de la région de Seully par les soldats de Picrochole. Le narrateur se demande pourquoi la peste, répandue dans la région, ne contamine pas les envahisseurs :

Combien que la peste y feust par la plus grande part des maisons, ilz entroient par tout, ravissoient tous ce qu'estoit dedans, et jamais nul n'en print dangier. Qui est cas assez merueilleux. Car les curez : [...] medecins, chirugiens [...] qui alloient visiter [...] les malades, estoient tous mors de l'infection, et ces diables pilleurs et meurtriers oncques

⁹⁴ *Gargantua*, 1994, 25, p. 75.

⁹⁵ J.-M. Rougé, *op. cit.*, p. 285.

⁹⁶ *Gargantua*, 1913, II, p. 252, n. 77. Le terme est attesté en poitevin par A. D. Poirier, *op. cit.*, p. 141 et en angevin par Verrier et Onillon, *op. cit.*, p. 130.

⁹⁷ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 1, p. 592a.

⁹⁸ *Ibid.* ; TLF.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 593a.

¹⁰⁰ Abel Lefranc, *op. cit.*, 1953, p. 85.



n'y prendrent mal. Dont vient cela messieurs¹⁰¹ ?

Plusieurs critiques, Lefranc y compris¹⁰², ont considéré la graphie *chirugiens* comme une faute d'impression et l'ont corrigée en *chirurgiens*. On ne peut pas complètement exclure cette interprétation, mais cette forme est largement attestée dans le Sud-Ouest et l'Ouest de la France : *cirugien* en Normandie et Saintonge, *sirugien* à Nantes, *chirugien* en Anjou et surtout *chirugien*, la graphie rabelaisienne, en Touraine, à Loches¹⁰³. Or, les épidémies de la peste ont réellement eu lieu dans la région en 1531 et 1533¹⁰⁴. Pour donc toucher de plus près le milieu chinonais, l'auteur emploie la prononciation locale du mot *chirugien*. Il utilise également une autre expression régionale : *prendre dengier*. Wartburg n'enregistre que *prendre une maladie* au sens d'« être atteint de », depuis 1490¹⁰⁵, et l'angevin *prendre danger* ne convient pas, car il signifie « éprouver du dégoût¹⁰⁶ ». Pourtant, le poitevin *danger (dangé)* « maladie charbonneuse des bêtes bovines et ovines » et « épidémie » permettent de voir dans l'expression rabelaisienne un régionalisme avec le sens de « tomber malade¹⁰⁷ ». Nous pouvons ainsi supposer que Rabelais emploie cette expression dialectale afin de rendre plus vraisemblable l'étrange immunité des soldats, et donc l'histoire de la guerre en général. Ainsi, même ce qui ne relève pas du réel a la saveur de la réalité sous sa plume.

Après avoir saccagé les environs, l'armée de Picrochole se dirige vers l'abbaye de Seully, située tout près de la Devinière. Dans le clos de cette abbaye, on récoltait un vin blanc de cépage chenin, renommé pour son excellente qualité. Comme nous l'avons déjà vu, Rabelais parle de ce cépage, typique de la région, dans le chapitre 25. Le centre de l'action du chapitre 27 est précisément la défense par le moine des vignes de ce clos. Le narrateur nous le présente comme « Frere Jean des Entommeures¹⁰⁸ ». *Entommeures* est une forme dialectale d'entamures ou hachis, d'origine angevine¹⁰⁹. Wartburg enregistre la forme *entomure*, signifiant « premier morceau coupé d'une chose qu'on mange » en angevin¹¹⁰, saintongeais¹¹¹, et la variante du verbe *entomer* au sens de « couper, enlever un premier morceau d'une chose mangeable » dans les mêmes patois, plus à Blois. Il signale également la variante *enteumer* à Loches et *entommer* en Berry¹¹². Le sens de « blesser, endommager » se retrouve aussi en poitevin, cheval *entoumé* « qui s'est entretailé¹¹³ ». Ainsi, ce nom fait allusion aussi bien à l'humeur batailleuse qu'au goût du moine pour la cuisine, et l'immerge dans la réalité locale.

Après avoir fait son portrait, le narrateur commence la description des faits survenus à l'abbaye. En entendant un bruit, Frère Jean sort dans le clos et voit que les soldats « vendangeoient leur cloz auquel estoit leur boyte de tout l'an fondée¹¹⁴ ». Pour signaler que les soldats enlèvent les raisins et détruisent les vignes des moines, Rabelais exploite le double sens du verbe *vendanger*, qui signifie « faire les vendanges » et également « saccager, dévaster (la vigne ou les récoltes en général¹¹⁵) ». Par conséquent, les moines perdent toute leur provision de vin pour l'année, *leur boyte*. Arthur Loiseau atteste la graphie *boite* en tourangeau et en

¹⁰¹ *Gargantua*, 1994, 27, p. 77.

¹⁰² *Gargantua*, 1913, II, p. 259.

¹⁰³ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 2, 641a ; Kurt Baldinger, *op. cit.*, 1990, p. 47 ; Verrier et Onillon, *op. cit.*, p. 200.

¹⁰⁴ Michael Andrew Screech, *Rabelais*, Paris, Gallimard, rééd. 1992, p. 229.

¹⁰⁵ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 9, p. 341b. (1913 : II, 259)

¹⁰⁶ *Ibid.*, 3, p. 128b.

¹⁰⁷ *Ibid.*, Kurt Baldinger, *op. cit.*, 1990, p. 46.

¹⁰⁸ *Gargantua*, 1994, 27, p. 78 ; *Gargantua*, 1913, II, p. 260, n. 15.

¹⁰⁹ *Gargantua*, 1994, p. 1134, n. 2.

¹¹⁰ Verrier et Onillon attestent en angevin la variante *entomer* et *entomure*, *op. cit.*, I, p. 349.

¹¹¹ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 4, p. 733a.

¹¹² *Ibid.*, p. 732b.

¹¹³ *Ibid.*, p. 732a.

¹¹⁴ *Gargantua*, 1994, 27, p. 78, *Gargantua*, 1913, II, p. 261.

¹¹⁵ Frédéric Godefroy, *op. cit.* ; Walther von Wartburg, *op. cit.*, 14, p. 466a.



angevin au sens de « boisson¹¹⁶ » et Verrier et Onillon donnent les sens suivants : « boisson faite avec le marc de la vendange mouillé d'eau », « deuxième cuvée que l'on sucre », « vin de ménage¹¹⁷ ». Furetière enregistre la graphie *boite*, « petit vin qu'on fait à la campagne pour les valets¹¹⁸ », et Wartburg donne les variantes *boite* « boisson faite avec le marc de la vendange mouillé d'eau ; deuxième cuvée que l'on sucre ; vin d'abondance » en angevin, à Vendôme « ce qui se boit à la maison », *bwet* « piquette de fruits » en Loir-et-Cher, *boitte* « piquette » au Centre, à Blois « quantité de vin nécessaire à la consommation » et *bouette* « boisson » à Loches¹¹⁹. Le sens de « piquette » ne convient pas au contexte et encore moins le sens de « piquette de fruits », vu qu'il s'agit de bon vin. Le sens général de « boisson » est plus acceptable, mais c'est surtout le sens de « quantité de vin nécessaire à la consommation » qui se rapproche le plus du contexte. En effet, les moines risquent de rester sans vin jusqu'aux prochaines vendanges, et peut-être même pour les quatre prochaines années, selon Frère Jean : « Je me donne au Diable s'ilz ne sont en nostre cloz et tant bien couppent et seps et raisins, qu'il n'y aura, par le corps Dieu de quatre années que halleboter dedans¹²⁰ ».

Les soldats de Picrochole ont tellement bien « vendangé » les vignes du clos, que les moines ne peuvent qu'*halleboter dedans*. Huchon et Lefranc donnent à ce verbe le sens de « grappiller », c'est-à-dire cueillir les petites grappes de raisin qui restent dans la vigne après la vendange. La forme *aller bouter*¹²¹ est pour la première fois attestée dans *Pantagruel* de 1532¹²² et celle de *alleboter* dans l'édition de 1542¹²³. Selon Sainéan, Verrier et Onillon ce terme est employé en angevin¹²⁴. Pour Lefranc, il s'agit d'un verbe berrichon, également utilisé en tourangeau¹²⁵. Il est en effet largement attesté en Touraine. Rougé lui donne le sens de « chercher les grappes oubliées dans les vignes après la récolte¹²⁶ ». De son côté, Pierrette Dubuisson atteste en Indre-et-Loire le verbe *albotè*, signifiant « grappiller après les vendanges » et le substantif *albot* au sens de « grappes non vendangées¹²⁷ ». Selon Wartburg, ce terme est répandu au Centre, à Issoudun, à Loches et au Grand-Pressigny¹²⁸.

Frère Jean emploie ce verbe dans les propos qu'il tient aux moines qui se réfugient dans l'abbaye pour prier Dieu. Il appelle à l'action sur le fond sonore du latin qui est pour lui une langue peu adaptée à la situation. Il le remplace alors par le français, la langue de la réalité immédiate. Cette opposition entre la langue du passé et celle du présent est renforcée par l'utilisation du régionalisme *halleboter*, terme désignant une réalité précise et concrète, ayant un rapport direct avec la situation sur le plan spatio-temporel, étant donné qu'il est caractéristique de la région où se déroule l'action. Au XVI^e siècle, le latin perd en effet sa position prédominante en faveur du français, enrichi par les régionalismes. Par exemple, Ronsard le définit comme « une langue morte » et conseille d'utiliser « la langue

¹¹⁶ *Op. cit.*, p. 84.

¹¹⁷ Verrier et Onillon, *op. cit.*, I, p. 112.

¹¹⁸ Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, [1690], in *Dictionnaires des XVI^e et XVII^e siècles*, CD-ROM, Paris, Champion électronique, 1998.

¹¹⁹ Walther von Wartburg, *op. cit.*, I, p. 350b.

¹²⁰ *Gargantua*, 1994, 27, p. 78.

¹²¹ On pourrait rapprocher *bouter* de *boiter*, signifiant en angevin « s'enivrer » et dérivé de *boite*, « boisson », Verrier et Onillon, *op. cit.*, I, p. 112. Ainsi, en employant la graphie *aller bouter*, Rabelais joue sur les associations entre l'ivresse, le vin et les vendanges. Le verbe angevin *hallebotter* dériverait d'*hallebottes*, « petites grappes que les vendangeurs oublient en coupant le raisin ».

¹²² *Pantagruel*, Lyon, Francoys Juste, 9, p. 40.

¹²³ Walther von Wartburg, *op. cit.*, II, p. 254.

¹²⁴ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 170 ; Verrier et Onillon, *op. cit.*, p. I, p. 468.

¹²⁵ *Gargantua*, 1913, II, p. 262, n. 32.

¹²⁶ J.-M. Rougé, *op. cit.*, p. 269.

¹²⁷ Pierrette Dubuisson, *op. cit.*, I, p. 235.

¹²⁸ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 16, p. 132a.



maternelle¹²⁹ ». Ainsi, la langue du moine, vigoureuse, colorée, pleine de substance et enracinée dans le concret, contraste avec les prières inintelligibles et vides de matière. En outre, l'irruption de frère Jean dans le chœur des Frères psalmodiant leurs litanies au lieu de défendre le vignoble, met en scène les reproches des humanistes sur l'inactivité des moines et l'inutilité de leurs prières, cette dernière étant développée davantage dans le chapitre 40 de *Gargantua*.

Le vocabulaire que Rabelais utilise pour narrer les exploits guerriers de Frère Jean contient également des régionalismes. Il nous décrit en détail ses prouesses, et l'abondance des verbes transmet le dynamisme de l'action :

Es uns escarbouillouyt la cervelle, es aultres rompoyt bras et jambes, es aultres deslochoyt les spondyles du coul, es aultres demouloyt les reins, avalloyt le nez, poschoyt les yeulx, fendoyt les mendibules, enfonçoyt les dens en la gueule, descrouloyt les omoplastes, sphaceloyt les greves, desgondoits les ischies : debezilloit les fauciles¹³⁰.

Ce massacre est pourtant comique et la destruction des différents membres du corps humain ne suscite aucune pitié chez le lecteur. L'effet comique est surtout produit par la juxtaposition du vocabulaire savant médical, par exemple *ischie*, « hanche », d'origine grecque¹³¹, et de la terminologie courante et dialectale. En effet, l'énumération des actions du moine s'ouvre et se clôt par deux termes régionaux, *escarbouiller* et *debeziller*. Le premier terme n'est pas attesté avant Rabelais et signifie « écraser en faisant jaillir en morceaux¹³² ». La variante *escarbouilli* est répandue en poitevin au sens d'« écraser », et celle d'*écarbouiller* en Haut Maine au sens d'« éclabousser ». Le verbe est également attesté sous la forme d'*escrabouiller* en poitevin et d'*acrabouiller* en berrichon et dans le Centre¹³³. Il est probablement composé avec métathèse d'*écraser* et de l'ancien français *esboillier* « éventrer, étriper », dérivé de *boiel* « boyau¹³⁴ ».

Le deuxième terme dialectal du passage, *debeziller*, a un sens similaire de « mettre en pièces » et est répandu, selon Lefranc, en berrichon, et sa variante *ébreziller* en Poitou et Haut Maine¹³⁵. Wartburg confirme cette observation : *débesiller* « mettre en minces morceaux » en berrichon, *éberziller* en Haut Maine et *ébreziller* en Poitou au sens de « mettre en miettes ». Le dictionnaire atteste aussi *débesiller*, signifiant « mettre en pièces », dans la région Centre en général, et en particulier à Issoudun, dans le département de l'Indre¹³⁶. Par ailleurs, selon Verrier et Onillon, le verbe *ébesiller* est employé en angevin au sens d'« éventrer malproprement une volaille, un poisson ; écraser¹³⁷ ».

Ces deux verbes créent une image visuelle bien précise et contribuent ainsi à l'effet réaliste de la description, en soulignant la cruauté des actions du moine. Cette cruauté est cependant comique et l'abondance des détails anatomiques, par exemple *faucile* « chacun des deux os de l'avant-bras ou de la jambe¹³⁸ », transforment le réel en grotesque. Cet aspect grotesque est également mis en relief par le nombre, consciemment exagéré, des soldats tués par le moine : « treze mille six cens vingt et deux, sans les femmes et petitz enfans¹³⁹ ». L'improbabilité de cette information est soulignée par la mention des femmes et des petits

¹²⁹ *Op. cit.*, p. 1028-1029.

¹³⁰ *Gargantua*, 1994, 27, p. 79.

¹³¹ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 4, p. 818b.

¹³² *Gargantua*, 1913, II, p. 264, n. 55.

¹³³ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 1, p. 471a.

¹³⁴ *TLF*.

¹³⁵ *Gargantua*, 1913, II, p. 265, n. 65.

¹³⁶ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 22/1, p. 77b/78a, 15/1, p. 259a.

¹³⁷ Verrier et Onillon, *op. cit.*, I, p. 306.

¹³⁸ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 3, p. 651a.

¹³⁹ *Gargantua*, 1994, 27, p. 81.



enfants, dont la présence est complètement déplacée dans de telles circonstances. Ainsi, ce chapitre se révèle beaucoup plus complexe que le chapitre 25, et même si l'action se déroule toujours dans la région de Seully, une description réaliste d'une rixe entre les paysans fait place à une combinaison d'éléments réels et irréels dans la narration de la défense du clos de l'abbaye. Cette combinaison n'est pas fortuite. Elle sert à augmenter l'effet comique de l'épisode. De cette façon, l'élément chinonais devient un procédé comique, de quoi mystifier le lecteur sans qu'il s'en aperçoive. Les faits et les choses s'émancipent de leurs modèles extérieurs et deviennent fictifs, car l'activité créatrice de l'auteur les déforme en les exagérant.

Toutefois, la polarité du réel et de l'irréel est maintenue, puisque Rabelais utilise les régionalismes qui enracinent l'épisode dans son terroir natal. Ainsi, pour dire qu'en fuyant Frère Jean, les soldats de Picrochole grimpent sur les arbres, il emploie le verbe *graver*¹⁴⁰, attesté en Poitou, Berry et Anjou, les provinces qui entourent la Touraine¹⁴¹. Et surtout, l'auteur fait se servir les « petits moineçons » d'un *gouvet* pour achever les blessés :

Adoncques laissant leurs grandes cappes sus une treille au plus près,
commencerent esgourgeter, et achever ceulx qu'il avoit desjà meurtriz.
Sçavez vous de quels ferremens ? A beaulx gouvetz qui sont petitiz
demy cousteaux dont les petitiz enfans de nostre pays cernent les
noix¹⁴².

Rabelais attire l'attention du lecteur sur cet outil, en lui demandant ce que les novices pourraient utiliser pour égorger les ennemis, et il insiste également sur son emploi dans son pays natal, qui est aussi celui des moines de l'abbaye. La définition que l'auteur fournit au lecteur témoigne qu'il est conscient de la spécificité de ce terme et de son opacité pour le lectorat de certaines provinces. Cette définition se rapproche du sens qu'a encore le mot en Vendée : « lame de couteau effilée et légèrement recourbée, emmanchée au bout d'un morceau de bois et servant à enlever les noix de la coquille¹⁴³ ». Le terme est aussi employé en Berry et en Poitou, signifiant une espèce de serpe¹⁴⁴, et en Anjou, au sens de « couteau¹⁴⁵ ». La forme *gwe* est répandue en Touraine, désignant une « serpe à bois¹⁴⁶ ». De même, *gouet* « serpette » est attesté en Bas et Haut Maine et la variante *goy* « forte serpe » se retrouve à Loches et Blois¹⁴⁷.

La définition et la localisation de ce régionalisme montrent que Rabelais tient à relever l'élément chinonais de l'épisode. Pourtant, il ne représente pas servilement la réalité de son milieu, mais s'en sert à donner une couleur locale à sa fiction. Ainsi, l'abbaye qui existe vraiment et les termes employés dans la région contribuent à la création de l'épisode, dont l'auteur exploite à la fois le côté réaliste et le côté grotesque, dû à l'exagération voulue du massacre.

L'ENRACINEMENT DU ROYAUME DE GRANDGOUSIER DANS LE CHINONNAIS

Comme nous avons déjà pu le constater, l'action de *Gargantua* se déroule dans le

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 80.

¹⁴¹ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 16, p. 380b ; Kurt Baldinger, *op. cit.*, 1990 : 5 ; A. D. Poirier, *op. cit.*, p. 152 ; Verrier et Onillon, *op. cit.*, I, p. 448.

¹⁴² *Gargantua*, 1994, 25, p. 81.

¹⁴³ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 139.

¹⁴⁴ *Gargantua*, 1913, II, p. 269, n. 104 ; A. D. Poirier atteste *gwa* au sens de « serpe de vigneron » en Bas-Poitou, *op. cit.*, p. 151.

¹⁴⁵ Verrier et Onillon, *op. cit.*, p. 444.

¹⁴⁶ Pierrette Dubuisson, *op. cit.*, I, p. 241.

¹⁴⁷ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 4, p. 302b/303a.



Chinonais. La naissance du géant a lieu dans la prairie de la Saulsaye ou Saullaye, toute proche de la Devinière, domaine familial de Rabelais¹⁴⁸. L'auteur ne nous donne pas le nom de la résidence du père de Gargantua, Grangousier, mais son identification avec la Devinière est plausible, car les voisins du roi, invités pour la fête des tripes, viennent des localités formant comme un cercle autour du domaine¹⁴⁹. Le contexte local bien précis de la naissance de Gargantua est totalement différent de celui de la naissance de Pantagruel en Utopie, le pays dont le nom (du grec *ou* « non » et *topos* « lieu ») montre bien son irréalité. Pour la naissance du premier, Rabelais nous informe sur l'« occasion et manière comment Gargamelle enfanta » le géant, et pour souligner le cadre chinonais de sa venue au monde, il emploie des termes dialectaux caractéristiques de son pays et des pays voisins :

Le fondement luy escappoit une apresdinée le III jour de febvrier, par trop avoir mangé de gaudebillaux. Gaudebillaux : sont grasses tripes de coiraux. Coiraux : sont beufs engréssez à la creche et prez guimaulx. Prez guimaulx : sont qui portent herbe deux fois l'an¹⁵⁰.

Ainsi, Gargantua naît au cours des festivités rurales typiques et Rabelais définit en cascade trois régionalismes, essentiels à son propos. Aucun de ces mots de terroir n'a franchi l'œuvre, et l'explication de leur sens par l'auteur montre qu'il était bien conscient de leur emploi limité à quelques provinces, et par conséquent de leur incompréhensibilité pour un large public. Rabelais aurait pu utiliser des termes du langage commun, mais dans ce cas, le passage aurait perdu sa saveur et son lien avec une réalité bien déterminée.

Le premier régionalisme, *gaudebillaux*, désignant des tripes de bœuf engraisé, est d'origine vendéenne, *godebeillas*¹⁵¹, et est également répandu en Poitou sous la même forme au sens de « gras-double¹⁵² ». En Touraine et, plus précisément, en Chinonais, ce terme est le nom des tripes à la mode de Caen. C'est un composé du provincial *gode*, vieille vache engraisée pour la boucherie, et de *beille* ou *billas*, formes poitevines de l'ancien français *buille* « boyaux¹⁵³ ».

Le deuxième dialectalisme, *coiraux*, « bœufs à l'engrais ou sortant de l'engrais », que Rabelais utilise pour définir le premier, est d'origine angevine¹⁵⁴ et est aussi employé en Poitou, Berry et Saintonge¹⁵⁵. Le mot dérive du terme de boucherie *coire*, « morceau pris dans la cuisse du bœuf et du veau », attesté à Chef Boutonne dans le département des Deux-Sèvres, en Poitou¹⁵⁶.

Enfin, le troisième terme, *guimaulx*, « pré à regain, fauché deux fois par an », est considéré comme poitevin par Ménage et Furetière¹⁵⁷. De même, pour Sainéan, il s'agit de la transcription du bas poitevin *gaimeaux*¹⁵⁸. De son côté, Clouzot suppose que la graphie rabelaisienne est une coquille typographique et que le *a* de *gaimeaux* a été pris pour un *u*. Il donne également la forme tourangelles *gaineaux*¹⁵⁹. Ainsi, pour raconter la manière dont Gargamelle accoucha de Gargantua, Rabelais accumule les termes régionaux, et en les

¹⁴⁸ Abel Lefranc, *op. cit.*, 1953, p. 76.

¹⁴⁹ *Gargantua*, 1994, 4, p. 17 ; Abel Lefranc, *ibid.*

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 16.

¹⁵¹ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 4, p. 184a ; *Gargantua*, 1994, p. 1073, n. 8.

¹⁵² Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 164 ; A. D. Poirier, *op. cit.*, p. 122.

¹⁵³ Lazare Sainéan, *ibid.* ; *TLF*.

¹⁵⁴ *Gargantua*, 1994, p. 1073, n. 8 ; Verrier et Onillon, *op. cit.*, I, p. 216.

¹⁵⁵ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 163 ; selon Walther von Wartburg, le terme est attesté dans la région Centre et dans le département du Maine-et-Loire, *op. cit.*, 20/1, p. 272b ; Henri Clouzot l'atteste en Poitou et en Vendée, « Notes pour le commentaire », *Études Rabelaisiennes*, VII, Genève, Droz, 1909, p. 98-99.

¹⁵⁶ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 20/2, p. 139b.

¹⁵⁷ *Op. cit.*

¹⁵⁸ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 164.

¹⁵⁹ Henri Clouzot, *op. cit.*, p. 97.



éclaircissant il les rend accessibles à ses lecteurs.

Le cadre de la naissance du géant, fils du roi, n'a rien d'extraordinaire et l'auteur insiste sur son caractère rustique. En effet, en France à cette époque, les tripes étaient considérées comme un plat paysan¹⁶⁰, et Rabelais prend justement soin de souligner, par le choix de ce mets et par son nom local, que les géants font partie intégrante du milieu tourangeau et paysan. La scène du festin et les dialectalismes, employés pour sa description, contribuent donc à ancrer les géants, ces êtres par définition légendaires, dans la réalité locale. Excepté le fait que l'on tue « troys cens soixante sept mille et quatorze » bœufs, tout se déroule de la façon la plus ordinaire qui soit. Même ce chiffre, consciemment exagéré par Rabelais, ne doit pas surprendre, car il ne s'agit pas d'un jour quelconque mais du « mardy gras », fête de l'abondance alimentaire qui précède le Carême, période d'abstinence. Cette coutume populaire de consommer beaucoup pendant le carnaval et surtout le dernier jour est accentuée par un autre régionalisme, *bauffrer*¹⁶¹. Il est attesté au sens de « manger goulûment » dans la région Centre, en Poitou et en Anjou¹⁶², et Estienne lui donne le sens d'« avide comedere¹⁶³ ». Ce verbe est formé de l'onomatopée *baf*, *baff*, exprimant quelque chose d'épais, de boursoufflé, de gonflé, d'où l'idée de manger gloutonnement, ceci faisant gonfler les joues¹⁶⁴.

La fête rurale, au cours de laquelle Gargantua voit le jour, n'est pas le seul épisode où les géants ne présentent aucun trait exceptionnel ou gigantesque. En effet, dans le chapitre 28, Grangousier apparaît comme un bon propriétaire campagnard dans son domaine rural – lequel n'a rien d'un palais – occupé à raconter des histoires devant le feu :

[...] le vieux bon homme Grangousier son pere, qui après souper se chauffe les couilles à un beau clair et grand feu et attendent graisler des chataines, escript au foyer avec un baston bruslé d'un bout, dont on escharbotte le feu : faisant à sa femme et famille de beaulx contes du temps jadis¹⁶⁵.

Les activités de Grandgousier sont concrètes, familières, placées dans une atmosphère bien définie. La matière envahit la scène, l'enracine dans une réalité tangible et fournit une image bien précise au lecteur. Cet effet est renforcé par l'emploi de deux verbes dialectaux *graisler* et *escharbotter*. Le premier signifie « griller (des châtaignes sur la flamme) dans une poêle dont le fond est percé de trous¹⁶⁶ ». Pour Sainéan, ce sens est spécial à l'Anjou et la forme *graller*, désignant en général l'action de griller est connue en Poitou, Saintonge et Vendômois¹⁶⁷. Pour sa part, Wartburg donne plus de 25 attestations dialectales du verbe et le fait dériver du substantif *graïle* « poêle percée de trous, à faire cuire les châtaignes¹⁶⁸ ». Le sens de « rôtir les châtaignes » est également répandu en Poitou, tandis que le sens de « griller légèrement » est enregistré à Loches et Blois.

En ce qui concerne le deuxième verbe, *escharbotter*, Sainéan le donne comme tourangeau avec le sens de « tisonner¹⁶⁹ », et Wartburg enregistre le terme à Loches et

¹⁶⁰ Barbara Bowen, « Les Géants et la nature des tripes », *Études Rabelaisiennes*, XXI, Genève, Droz, 1996, p. 67.

¹⁶¹ *Gargantua*, 1994, 4, p. 17.

¹⁶² Walther von Wartburg, *op. cit.*, 1, p. 203a ; Lazare Sainéan, *L'influence de la réputation de Rabelais*, 1930, p. 80 ; Verrier et Onillon, *op. cit.*, I, p. 80.

¹⁶³ Robert Estienne, *Dictionnaire François-Latin* [1549], in *Dictionnaires des XVI^e et XVII^e siècles*, CD-ROM, Paris, Champion électronique, 1998.

¹⁶⁴ *TLF*, « bâfrer ».

¹⁶⁵ *Gargantua*, 1994, 28, p. 82.

¹⁶⁶ Verrier et Onillon, *op. cit.*, I, p. 446.

¹⁶⁷ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 169-170.

¹⁶⁸ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 2/2, p. 1292a-1293b.

¹⁶⁹ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 175.



également dans d'autres provinces¹⁷⁰. Il faut souligner que les deux verbes sont pour la première fois attestés chez Rabelais : il s'agit ainsi d'un emprunt direct au parler local. L'auteur recourt à ces termes pour mieux plonger Grangousier dans la réalité chinonaise. Par conséquent, la banalité du réel est toujours présente, même s'il est question d'un roi puissant et d'un géant.

En revanche, d'autres passages du roman font ressortir le trait légendaire et gigantesque de Grangousier et Gargantua. Dans l'épisode des pèlerins, par exemple, la fantaisie de Rabelais donne une existence toute particulière à l'élément chinonais. Le maniement subtil de la trame narrative réussit à concilier les contraires, c'est-à-dire l'aspect réaliste et l'aspect fabuleux. Le premier est mis en relief par les régionalismes. Ainsi, par peur des maraudeurs, les pèlerins se cachent dans le jardin de Grangousier sous les « poysars entre les choux et lectues¹⁷¹ ». Dérivée de l'ancien français *pesaz* « chaume de pois », la forme dialectale *poisat*, désignant « gesse à graines rondes » est attestée dans la région Centre, et la variante *pesard*, signifiant « amas de tiges de pois garnis de leurs gousses, que l'on fait sécher pour avoir de la semence » est enregistrée à Blois¹⁷². Pour sa part, Sainéan place le mot parmi les termes poitevins, en suivant l'exemple de Ménage¹⁷³. La cachette des pèlerins semble parfaitement ordinaire, jusqu'à ce qu'on apprenne que les « lectues » du jardin sont « grandes comme pruniers et noyers ». La taille énorme de cette plante révèle les dimensions de Gargantua, qui s'en sert pour faire une salade. Les pèlerins, qui se cachent à l'intérieur des laitues sont ingérés par Gargantua, qui redevient un vrai géant. Ce dernier avale cinq pèlerins en une seule fois et le bourdon du sixième est pris par Grangousier pour une corne de limaçon¹⁷⁴. Rabelais insiste sur le fait que le géant engloutit les pèlerins par l'utilisation de trois verbes : *manger*, *devorer* et *engouller*. Le dernier est d'origine angevine¹⁷⁵, mais cette fois le rôle du dialectalisme ne se limite pas à souligner le cadre provincial de l'épisode. Le réalisme chinonais subit ici un décalage fantaisiste, puisque l'auteur insiste sur l'aspect merveilleux des événements.

Les rapports étroits que le réel entretient avec le fabuleux sont également renforcés par la forme régionale *fousse*¹⁷⁶, répandue en Anjou¹⁷⁷, Poitou¹⁷⁸, et en Saintonge, dans Le Berry, dans l'Orléanais et à Loches¹⁷⁹. De même, Charles de Bovelles attribue en 1533 aux Tourangeaux et aux Angevins la prononciation de *o* ouvert comme *ou* dans *chouse* et *fousse*¹⁸⁰. Ce terme sert de lien entre l'événement extraordinaire qui vient de se passer et le monde familier des pèlerins. En effet, une fois à l'intérieur de la bouche du géant, ils croient « qu'on les eust mys en quelque basse fousse de prisons¹⁸¹ ». Ainsi, le trait gigantesque est ramené à l'échelle humaine par une prononciation dialectale.

De même, quand les pèlerins se retrouvent dehors et essaient de s'enfuir, le déluge d'urine du géant, qui leur coupe la route, est désigné par le régionalisme *boyre* : « Lors pissa si copieusement, que l'urine trancha le chemin aux pelerins, et furent contrainctz passer la grande boyre¹⁸² ».

Pour Sainéan, *boyre* est encore vivace en Anjou et Berry au sens de « mare boueuse », et

¹⁷⁰ Walther von Wartburg, *op. cit.*, II, p. 289a.

¹⁷¹ *Gargantua*, 1994, 38, p. 104.

¹⁷² Walther von Wartburg, *op. cit.*, 8, p. 608a.

¹⁷³ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 165 ; Gilles Ménage, *op. cit.* ; A. D. Poirier, *op. cit.*, p. 162.

¹⁷⁴ *Gargantua*, 1994, 38, p. 105.

¹⁷⁵ *Gargantua*, 1913, II, p. 325, n. 10.

¹⁷⁶ Philippe de Vigneulles, dans les *Cent Nouvelles Nouvelles* de 1515, emploie ce terme, <http://www.frantext.fr>.

¹⁷⁷ *Gargantua*, 1913, II, p. 325, n. 13 ; Verrier-Onillon, *op. cit.*, I, p. 405.

¹⁷⁸ A. D. Poirier, *op. cit.*, p. 123.

¹⁷⁹ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 3, p. 738b.

¹⁸⁰ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 157.

¹⁸¹ *Gargantua*, 1994, 38, p. 105.

¹⁸² *Ibid.*



grande boyre à celui de « grand fleuve ou la mer¹⁸³ ». De son côté, Wartburg atteste déjà la variante *boire* en 1343 au sens de « bras et branches des ruisseaux quand ils s'écartent beaucoup du lit principal, soit de grandes anses de rivières, et surtout de la Loire ». En angevin il enregistre le terme de pêche *boire*, signifiant « communications que les mares, fossés ou chantepleurs ont avec les rivières ; fosses pratiquées sur le bord des rivières » et également *boire* au sens de « trou servant d'abreuvement¹⁸⁴ ». A Loches, le mot désigne « fausse rivière ; petite mare¹⁸⁵ ». Selon nous, c'est le dernier sens qui convient le mieux au contexte : puisque *boyre* signifie en tourangeau « petite mare », Rabelais ajoute l'épithète *grande* pour y comparer le déluge urinal du géant.

Ce dernier passage rappelle la stature monstrueuse de Gargantua ainsi que son origine folklorique. En effet, la fonction hydrographique du géant est largement attestée dans la tradition populaire. Le thème du géant pisseur se retrouve également dans le *Vroy Garganta*, publié vraisemblablement en 1533 et remanié peut-être par Rabelais lui-même¹⁸⁶. Ainsi, le narrateur nous raconte l'histoire des géants légendaires et les acclimate en même temps dans le terroir tourangeau, en se servant des régionalismes pour décrire avec réalisme le monde irréel.

Nous devons également nous poser la question quant à l'interprétation de *Gargantua*. Si Lefranc identifie Picrochole avec Gaucher de Sainte - Marthe, avec qui le père de l'auteur eut un procès¹⁸⁷, Screech lit derrière les conquêtes imaginaires de Picrochole la rivalité de la France avec Charles Quint¹⁸⁸. En ce qui concerne les dialectalismes, ils sont compris par les Chinonais aussi bien que par les habitants des régions voisines, où ces termes sont également en usage. Pour le reste du lectorat, les régionalismes restent obscurs. Par exemple, toutes les éditions, sauf celle de Mireille Huchon¹⁸⁹, prennent *rivières* au sens courant et ne font à ce sujet aucune remarque¹⁹⁰. Le caractère régional du terme est pourtant évident. Wartburg l'atteste au pluriel en Saintonge, au sens de « prairies avoisinant un fleuve », et au singulier à La Rochelle, désignant « prairie marécageuse¹⁹¹ ». D'ailleurs, en ancien et moyen français, le mot pouvait signifier « bords d'un cours d'eau, rivage, terrain qui borde un cours d'eau, rive de la mer¹⁹² ». Le tourangeau a peut-être conservé ce sens comme d'autres dialectes voisins. Ainsi, Rabelais se sert de ce régionalisme pour caractériser un guide qui connaît les chemins marécageux et dangereux, et pour accentuer la géographie chinonaise du royaume de Grangousier : « Gymnaste se offrit d'y aller, mais il feut conclud, que pour le meilleur il menast avecques soy quelqu'un qui cogneust les voyes et destourses, et les rivieres de l'entour¹⁹³ ».

Même si certains régionalismes ont échappé à une partie du lectorat de l'époque de l'auteur ainsi qu'aux critiques modernes, nous pouvons toutefois relever leur contribution à l'effet réaliste dans le roman, car ce sont des termes concrets qui évoquent les objets et les coutumes locales, et qui sont intimement liés à une réalité bien spécifique. Par le fait même qu'ils restent voilés au plus grand nombre, les régionalismes rendent possible une meilleure

¹⁸³ Lazare Sainéan, *op. cit.*, 1922-1923, II, p. 168.

¹⁸⁴ Verrier et Onillon donnent les sens suivants au terme *boire* : « sorte de petit lac ou lagune formé dans une vallée par l'affouillement des terres que le flot d'eau, provenant de la rupture d'une levée a emportées au loin », « petit bras de Loire, souvent fermé en amont par des terres d'alluvion », « trou servant d'abreuvoir », « fossé séparant les prairies qui bordent les rivières », *op. cit.*, I, p. 110.

¹⁸⁵ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 21, p. 24a.

¹⁸⁶ *Gargantua*, 1994, p. 1175 et p. 206.

¹⁸⁷ Abel Lefranc, « Picrochole et Gaucher de Sainte-Marthe », *Études Rabelaisiennes*, III, Genève, Droz, 1905, p. 246-252.

¹⁸⁸ Michael Andrew Screech, *op. cit.*, 1992, p. 221-228.

¹⁸⁹ *Gargantua*, 1994, 34, p. 96.

¹⁹⁰ Kurt Baldinger, « Nouvelles recherches lexicologiques », *Études Rabelaisiennes*, XXI, Genève, Droz, 1988, p. 56.

¹⁹¹ Walther von Wartburg, *op. cit.*, 10, p. 415.

¹⁹² *Ibid.*

¹⁹³ *Gargantua*, 1994, 34, p. 96.



démarcation de la région chinonaise. En tant que dialectologue, Seguy souligne que la fonction minimale du dialecte est de permettre à des groupes humains de se différencier¹⁹⁴.

En conclusion, il faut souligner que les termes dialectaux, tout en contribuant à l'effet réaliste, surtout dans l'épisode de la rixe entre les bergers et les fouaciers, maintiennent d'étroits rapports avec le grotesque, dans l'épisode de la défense du clos de Seully, et avec le merveilleux, dans l'épisode des pèlerins. C'est précisément cette complexité de rapports qui constitue l'originalité du roman. Tributaire de la matière préexistante, il possède cependant un style unique, dû à l'élaboration personnelle de divers éléments, et nous offre un monde à la fois extraordinaire et familier.

¹⁹⁴ Jean Séguy, *op. cit.*, p. 28.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- Henri ESTIENNE, *De la precellence du langage françois*, [1579], Paris, Armand Colin, 1896.
François RABELAIS, *Œuvres complètes*, éd. A. Lefranc, Paris, Champion, 1913.
Pierre de RONSARD, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1950.
Geoffroy TORY, *Champ fleury*, [1529], Genève, Slatkine Reprints, 1973.

Dictionnaires

- COTGRAVE Randle, *A dictionarie of the French and English tongues*, [1673], in *Dictionnaires des XVI^e et XVII^e siècles*, CD-ROM, Paris, Champion électronique, 1998.
ESTIENNE Robert, *Dictionnaire François-Latin* [1549], in *Dictionnaires des XVI^e et XVII^e siècles*, CD-ROM, Paris, Champion électronique, 1998.
FURETIÈRE Antoine, *Dictionnaire universel*, [1690], in *Dictionnaires des XVI^e et XVII^e siècles*, CD-ROM, Paris, Champion électronique, 1998.
GODEFROY Frédéric, *Dictionnaire de l'Ancienne Langue française du IX^e au XV^e siècle*, CD-ROM, Paris, Champion électronique, 2002.
Le Petit Robert, Paris, Dictionnaire Le Robert, 1993.
MÉNAGE Gilles, *Dictionnaire étymologique ou Origines de la langue française*, [1694], in *Dictionnaires des XVI^e et XVII^e siècles*, CD-ROM, Paris, Champion électronique, 1998.
NICOT Jean, *Thresor de la langue françoise, tant ancienne que moderne* [1606] in *Dictionnaires des XVI^e et XVII^e siècles*, CD-ROM, Paris, Champion électronique, 1998.
Trésor de la Langue Française, <http://atilf.fr>.
VERRIER A.-J. et ONILLON R., *Glossaire étymologique et historique des patois et des parlers de l'Anjou*, Angers, Germain et G. Grassin, 1908.
VON WARTBURG Walther, *Französisches Etymologisches Wörterbuch (FEW)*, Bâle, Zbinden, 1948-2002.

Textes critiques

- BALDINGER Kurt, « Nouvelles recherches lexicologiques », *Études Rabelaisiennes*, XXI, Genève, Droz, 1988, p. 49-58.
BALDINGER Kurt, *Autour de Rabelais*, Genève, Droz, 1990.
BALDINGER Kurt, *Etymologisches Wörterbuch zu Rabelais (Gargantua)*, Tübingen, Niemeyer, 2001.
BOWEN Barbara, « Les Géants et la nature des trippes », *Études Rabelaisiennes*, XXI, Genève, Droz, 1996.
CLOUZOT Henri, « Topographie rabelaisienne (Poitou) », *Études Rabelaisiennes*, II, Genève,



- DROZ, 1904, p. 143-169.
- CLOUZOT Henri, « Notes de Bouchereau », *Études Rabelaisiennes*, III, Genève, Droz, 1905, p. 405-407.
- CLOUZOT Henri, « Notes pour le commentaire », *Études Rabelaisiennes*, VII, Genève, Droz, 1909, p. 97-108.
- DEMERSON Guy, « Le plurilinguisme chez Rabelais », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, VII, 1981, p. 3-19.
- DORVEAUX Paul, « Notes pour le commentaire », *Études Rabelaisiennes*, VII, Genève, Droz, 1909, p. 97-108.
- DUBUISSON Pierrette, *Atlas linguistique et ethnographique du Centre*, Paris, CNRS, 1978.
- Frantext, <http://www.frantext.fr>.
- GRIMAUD Henri, « Notes sur quelques héros secondaires de *Gargantua* », *Études Rabelaisiennes*, II, Genève, Droz, 1904, p. 44-45.
- GRIMAUD Henri, « Topographie rabelaisienne (Touraine) », *Études Rabelaisiennes*, V, Genève, Droz, 1907, p. 57-83.
- GRIMAUD Henri, « Les fouaciens de Lerné », *Études Rabelaisiennes*, X, Genève, Droz, 1912, p. 72-74.
- HUCHON Mireille, *Histoire de la langue française*, Paris, Librairie générale française, 2002.
- JAGUENEAU Liliane, « Polymorphisme et variation lexicale chez Rabelais : examen de couples de formes », in *Les grands jours de Rabelais en Poitou. Actes du colloque international de Poitiers, 30 août-1 septembre 2001*, Genève, Droz, 2006.
- LEFRANC Abel, « Cours professé au collège de France en décembre 1904 », *Études Rabelaisiennes*, III, Paris, Droz, 1905, p. 45-64.
- LEFRANC Abel, « Picrochole et Gaucher de Sainte-Marthe », *Études Rabelaisiennes*, III, Genève, Droz, 1905, p. 246-252.
- LEFRANC Abel, *Rabelais : études sur Gargantua, Pantagruel, Tiers livre*, Paris, A. Michel, 1953.
- LOISEAU Arthur, « Rapports de la langue de Rabelais avec les patois de la Touraine et l'Anjou », *Mémoires de la société académique de Maine-et-Loire*, XXI, 1867, p. 70-89.
- POIRIER A.-D., « La langue de Rabelais dans ses rapports avec le Bas-Poitou », *Le Français Moderne*, n. 2-3, Avril-Juillet, 1944, p. 109-171.
- ROUGÉ J.-M., *Le Folklore de la Touraine*, Tours, Arrault, 1931.
- SAINÉAN Lazare, « Rabelaisiana », *Études Rabelaisiennes*, VII, Genève, Droz, 1909, p. 453-467.
- SAINÉAN Lazare, *La langue de Rabelais*, Paris, E. de Boccard, 1922-23.
- SAINÉAN Lazare, *L'influence de la réputation de Rabelais*, 1930.
- SCREECH Michael Andrew, *Rabelais*, Paris, Gallimard, rééd. 1992.
- SEGUY Jean, « La fonction minimale du dialecte », in *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*, Paris, CNRS, 1973, p. 33-42.
- SPITZER Leo, « Le prétendu réalisme de Rabelais », *Modern Philology*, n. 37, 1939, p. 139-159.